

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Micheline Lachance, David Fitoussi, Emmanuel Aquin

André Brochu

Number 135, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62266ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (2009). Review of [Micheline Lachance, David Fitoussi, Emmanuel Aquin]. *Lettres québécoises*, (135), 20–21.

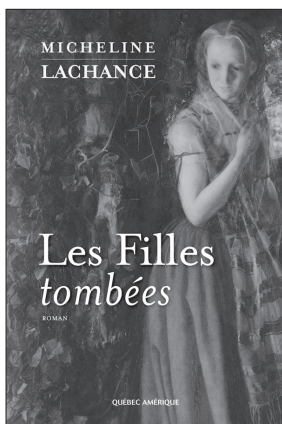
☆☆☆☆

Micheline Lachance, *Les filles tombées*, Montréal, Québec Amérique, 2008, 440 p., 27,95 \$.

La quête des origines

À l'intersection de l'Histoire et du roman, Micheline Lachance réinvente la destinée des filles mères et de leurs enfants nés au ban d'une société hypocrite et impitoyable.

Voilà un roman traditionnel, sans doute, avec une histoire bien composée, une écriture d'une grande limpidité qu'anime par moments un enjouement agréable, des personnages fort bien dessinés qui ne sacrifient jamais au simplisme. Le sujet relève d'une certaine sociologie très ancrée dans l'imaginaire populaire puisqu'il s'agit du sort fait aux « filles tombées » dans le Québec du XIX^e siècle. Un roman populaire assez naïf aurait pu en résulter. Or il n'en est rien, et l'auteure du *Roman de Julie Papineau* se montre aussi brillante dans la fiction historique qu'elle l'avait été dans la biographie romancée.



ROSE ET SES MÈRES

Née en juillet 1852 en même temps que trois autres « enfants trouvés » à la maternité de Sainte-Pélagie (devenue depuis la Miséricorde), Rose, maintenant âgée de dix-huit ans, tente de percer le secret qui entoure sa naissance. Qui est sa mère? Quatre possibilités se présentent : une toute jeune fille, morte en couches à cause de l'incurie du médecin ; une prostituée, qui décide de venger celle-là en empoisonnant l'infâme praticien ; une femme de la bonne société que son frère va séquestrer après ses relevailles ; et enfin une immigrante irlandaise qui, séparée de son mari, deviendra une employée de Sainte-Pélagie. Rose, dans ses enquêtes, procède par élimination, ce qui entraîne une composition quadripartite du récit qui peut rappeler celle, très cartésienne, du *Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas. Cela n'empêche pas une complexité de narration au plan du détail, laquelle fonde la dimension proprement littéraire.

MONTRÉAL EN 1850

L'astucieux projet narratif permet la reconstitution des divers aspects de Montréal au XIX^e siècle : aussi bien les quartiers défavorisés où s'entassaient les familles pauvres et les nouveaux arrivés que les débuts du *Red Light* animé par de misérables filles exploitées, ou encore les quartiers chics où sévissait une morale étriquée et hypocrite. Micheline Lachance pose un regard compatissant mais jamais mièvre sur les victimes de la méchanceté ou de la bêtise humaines, et sa peinture du clergé et en particulier des « bonnes sœurs » comporte beaucoup d'humour, sans manquer à la bienveillance. La biographe du frère André et du cardinal Léger ne trempe jamais ses pinceaux dans l'eau bénite et présente, des religieuses, une image complexe qui a beaucoup de chances de ressembler à la réalité.

ANDRÉ BROCHU



MICHELINE LACHANCE

À la fin, Rose, qui a retrouvé sa mère, évoque sa « passion pour les livres, en particulier les romans qui finissent bien », et tel est le roman de Micheline Lachance, dont le personnage-narrateur est un peu le reflet. Comme si le personnage se découvrait être l'auteur, tout en retrouvant sa vraie mère en cette personne qui lui faisait transcrire les notes concernant les « filles tombées ». Le jeu de miroirs est convaincant et le roman historique n'est pas toujours, on le voit, étranger à la modernité.

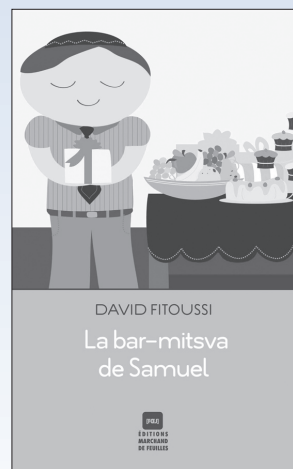
☆☆☆☆ 1/2

David Fitoussi, *La bar-mitsva de Samuel*, Montréal, Marchand de feuilles, 2009, 304 p., 22,95 \$.

A l'orée de la vie adulte

La bar-mitsva est cette fête au cours de laquelle l'adolescent juif assume sa responsabilité adulte sur le plan religieux. C'est à quoi se prépare le jeune Samuel, né en France puis émigré au Québec.

Un des innombrables traits d'humour qui ornent le roman de David Fitoussi concerne l'absence de disposition proprement religieuse dans l'esprit de l'enfant. Sans doute celui-ci décide-t-il contre sa mère, sorte de maritorne séparée de son mari depuis des années, qui renie son origine juive et qu'il déteste cordialement, de jouer le jeu identitaire et de réclamer sa bar-mitsva. Mais, tout au long de sa préparation à la cérémonie, il fait montre d'une indifférence totale à la religion. Ses préoccupations sont plutôt d'ordre sexuel et s'expriment avec une crudité qui rappelle les livres « scandaleux » de Philip Roth. La rectitude politique est clouée au pilori de fort réjouissante façon par ce petit Français de neuf ans puis ce « Québécois » de douze ans, mais la satire devient assez vite répétitive et tourne presque à l'ob- session.



MACHISME ET AUTRES DÉNIGREMENTS

Samuel, personnage principal et narrateur, tient un discours très au-dessus de son âge et semblable à celui de son père, qu'on entrevoit dans de rares séquences du roman. Au cours de vacances à trois, Samuel et lui manifestent une exaspération et une cruauté excessives à l'égard d'Arlette, la jeune sœur de Samuel qui les accompagne. Elle est victime de sévices plus ou moins involontaires, ses cheveux s'enflamment à cause du mégot mal éteint que le père a jeté, ou pensé jeter par la fenêtre de la voiture. Puis son doigt se coince dans la portière violemment refermée, là encore par la négligence du père. La fillette est traitée de « grande folle ».

Tout de suite après, il est question d'une copine que le père va se chercher et qu'il surnomme avec verve « la lesbienne ». Toutes les femmes, dans ce roman, sont l'objet d'un mépris profond, à commencer, bien entendu, par la mère qui est traitée d'« imbécile », d'hystérique ou encore d'« accident » vu que sa propre mère n'en voulait pas. Autres objets de dénigrement : les Québécois, dont l'ac-

Autres objets de dénigrement : les Québécois, dont l'accent et le mauvais goût sont copieusement raillés. Sans compter le détestable climat canadien, qui est perçu comme une injure à la sensibilité de l'être humain normal.

cent et le mauvais goût sont copieusement raillés. Sans compter le détestable climat canadien, qui est perçu comme une injure à la sensibilité de l'être humain normal.

LA VIE AU QUOTIDIEN

On voit que l'humour a la part belle, cet humour juif qui, on s'en doute, ne comporte pas un milligramme de racisme ! L'esprit caustique cache probablement une difficulté d'être. Le livre tout entier raconte l'histoire d'une poignée d'êtres mal accordés dans une sphère familiale disjointe, et la bar-mitsva qui s'en vient n'est que le paravent institutionnel d'une maturité individuelle priv-

ée de signification véritable. L'intrigue se situe constamment au niveau du quotidien le plus immédiat, que rehausse heureusement un cynisme assez frais, celui d'un regard d'enfant spontanément dirigé vers les choses les plus crues de la vie. L'écriture est franche, directe, efficace, mais le style pourrait être plus inventif.



Emmanuel Aquin, *Phénix*, Montréal, Leméac, 2008, 192 p., 20,95 \$.

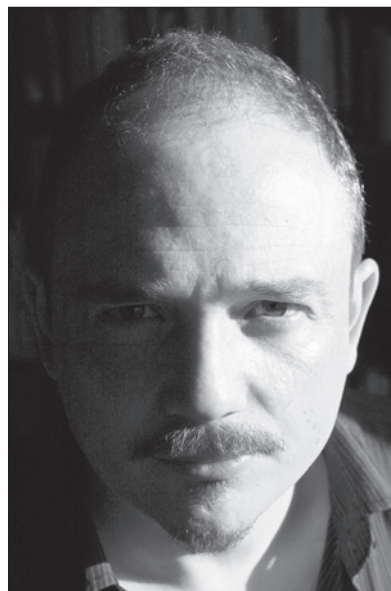
De cendre et de flamme

Emmanuel Aquin, dans son roman au style nerveux et à la mythologie composite, fait montre de grandes aspirations littéraires. Les réalise-t-il ?

Après *Icare* et *Prométhée*, publiés en 1995 et 2005, voici un troisième roman qui se réclame de la mythologie, plus précisément d'une figure, *Phénix*, qui offre de nettes ressemblances avec les deux autres, affectées elles aussi de bipolarité. Les trois radicalisent le rapport entre la vie et la mort, l'ascension et la chute, la flamme et la cendre... *Sisyphé* compléterait bien le tableau, s'il doit y avoir une suite. Ces références à la culture grecque ancienne masquent assez mal une obsession pour l'imagerie chrétienne, souvent mise explicitement en conjonction avec l'autre : « Tu éclates de rire. [...] Sisyphé qui laisse la pierre déborder. Jésus qui pose la croix. » (p. 160) Ou : « Affronter la Gorgone. Le Golgotha. » (p. 73)

DU TERNE À L'INIMAGINABLE

Phénix raconte une vie ordinaire soudain catapultée dans l'inouï à grands coups de métaphores et de procédés syntagmatiques (phrases courtes, nominales ou autrement fragmentaires). Albert Ashley, en réaction contre ses parents inspirés et bohèmes, est un plat personnage qui exerce, pour un magazine, la fonction de réviseur. Il a maintenant 45 ans. Voilà que des bandits prennent en otage le wagon du train de banlieue qui le ramène chez lui, après sa journée de travail. Il fait alors la connaissance d'une passagère, Zoé, et ils nouent rapidement une relation, laquelle culmine quand le chef des bandits, Cap, décide de sacrifier l'un des otages. Le sort tombe sur Albert. Heureusement, la décision est déviée vers un autre



EMMANUEL AQUIN

passager, Christophe Pascal (le Christ de cette pâque!), et Albert a la vie sauve. Mais, une fois libéré, il se sentira coupable de ce qu'un autre est mort à sa place. Avec l'aide de Zoé, il se met en quête de cette autre vie qu'il en arrive à investir de ses propres énergies, devient ce Christophe peintre aux ambitions démesurées et jamais réalisées, ressuscite l'*alter ego* comme Phénix renaît de ses cendres, etc.

UN ROMAN POÈME

On voit un peu l'histoire, qui est astucieuse, touffue, pleine de symbolisme et de formules brillantes. Ce qui, au début, peut sembler de lassants procé-

édés d'écriture avec ces phrases sectionnées qui accumulent les synonymes, comme si le discours voulait montrer tous les côtés du cube à la fois, parvient peu à peu à une sorte d'incantation en même temps que l'argument narratif, qui semble lui aussi très fragile au début, prend de l'étoffe et séduit par l'ingéniosité de ses perspectives. Tout cela est fort intelligent, sans être trop abstrait ni théorique.

Il n'en reste pas moins qu'il faut du goût pour la fiction expérimentale (pas au sens du roman de Zola!) et pour les jeux infinis de l'esprit si l'on veut persévérer dans une telle lecture. Ce roman se lit plutôt comme un poème, mais il apporte de justes développements à toutes les fantaisies qu'il met en œuvre et qui, à la façon des mythes grecs, soulèvent les graves questions de la vie et de la mort.

Emmanuel Aquin

Phénix

LEMÉAC